

Installation de Coline Serreau à l'Académie des beaux-arts
Mercredi 11 décembre 2019
Discours de Hugues R. Gall

Madame,

En vous élisant, le 25 avril 2018, au fauteuil de Pierre Schoendorffer notre Compagnie a-t-elle pris toute la mesure du danger ?

Vos pairs de la Section Créations artistiques dans le cinéma et l'audiovisuel, chère Coline Serreau, savaient, eux, ce qu'ils faisaient en vous proposant à nos suffrages ! Le contraste ne leur a jamais fait peur, du moins pas récemment... La surprenante « généalogie » que votre arrivée crée entre *Le Crabe-Tambour* et *Trois Hommes et un Couffin* n'était pas faite pour nous rebuter ; tout au contraire ! Naguère nous avons « raté » Claude Monet et avec lui le coche des Impressionnistes, il n'était donc pas question de manquer Coline Serreau, notre « Acide DésoxyriboNucléique-« notre... ADN », revitalisé exigeait cette forme de rédemption !

Vous n'êtes pas non plus la première femme à être élue dans notre académie : Jeanne Moreau vous y a précédée en ouvrant une brèche glorieuse dans un bastion qui tardait à se fissurer. Depuis, d'autres grandes artistes, sculptrices, graveuses, comédienne-femme de théâtre, chorégraphe, compositrice, vos nouvelles « consœurs », sont venues nous permettre d'avancer vers une « parité » qui aurait dû s'imposer depuis longtemps !

Non, le danger dont j'ai pris conscience en rassemblant, pour cette esquisse, les tesselles qui dessinent la mosaïque des engagements qui sont la marque de vos actes, de vos œuvres, bref de tout ce qui constitue votre vie, ce danger est d'une autre nature. C'est qu'avec vous nous sommes en présence d'une missionnaire, animée de cette force de conviction, de cette flamme, de ce courage qui font les vraies révolutionnaires, les plus dangereuses sans doute ! Vera Zassoulitch ? Rosa Luxembourg ? voire... !

Une manière de Cassandre en tous cas, de celles qu'on ne croit pas, un peu Pythie aussi, mais une pythie dont les oracles -vos pièces, vos films, vos écrits, vos déclarations - sont d'une aveuglante clarté. Ils n'exigent ni haruspices, ni exégètes, **ni que vous vous appliquiez à mâcher sur le trépied de Delphes les branches d'olivier dont vous êtes aujourd'hui revêtue !**

Vos racines familiales **sont une des clés de votre œuvre**. Elles ont été confortées par votre éducation à Dieulefit, dans l'école de Beauvallon, haut-lieu d'expérimentation de méthodes d'éducation nouvelles.

Cette école était dirigée par trois femmes remarquables, trois fées : Marguerite Soubeyran, Catherine Krafft, votre marraine et Simone Monnier, la sœur de votre mère. Là vous respirez le plus naturel des protestantismes, rigoureux, le plus humain aussi, celui de vos ancêtres **parmi lesquels on** compte d'innombrables ministres de la religion réformée !

Ce gynécée vous marque pour la vie : d'autant que votre père, Jean-Marie Serreau, célèbre pour avoir été le découvreur des grands auteurs de l'après-guerre (Beckett, Brecht, Ionesco, Vinaver, Genet, Aimé Césaire, Kateb Yacine), grand metteur en scène avant-gardiste, ce père que vous adorez, vous avait abandonnées votre mère, votre sœur, vos deux frères et vous pour dédier toute son énergie à ses chers auteurs et à la défense de leurs œuvres.

Je disais Pythie.

A toute pythonisse il faut un dieu. Ce dieu, votre Apollon, qui vous dictera tant des prédictions que vous énoncerez plus tard sur la scène, par l'écriture, en musique, au cinéma, dans la direction de chœur, ce dieu caché vous l'avez découvert dès l'enfance, ou presque dans une fréquentation goulue des œuvres de Sigmund Freud, de Groddeck, de Ferenczi, que vous dévoriez à l'âge où d'autres – j'en suis – lisaient la Semaine de Suzette, cependant que votre mère Geneviève Serreau, écrivaine, éditrice de Bataille, de Barthes, de Sarraute, de Miller notamment, traductrice de Gombrowicz ou de Brecht, collaborait aux *Lettres Nouvelles* avec Maurice Nadeau... Ah ! comme semble lointaine l'époque où les petites filles lisaient la Comtesse de Ségur, les Malheurs de Sophie et **les Beaux contes dans la Bibliothèque Rose – qui au miroir de la psychanalyse ont fini par se révéler à leur tour plus que fantasmatiques et riches de délicieux complexes.**

Vous aviez 7 ans et déjà votre mère vous emmenait à toutes les générales de théâtre. Rien ne vous passionne plus que le jeu des acteurs, les mises en scène, les lumières, les décors, l'écriture ! Le métier s'empare de vous ! L'atavisme ?

Vers 13 ans, vous devenez un rat de cinémathèque : le « Champo » remplace souvent pour vous la salle de classe.

Vous lisez un livre par jour, vous vous plongez dans la philosophie, les théoriciens marxistes, les sciences humaines, la littérature russe, la Bible... Mais où diable sont donc Labiche, Feydeau, Sacha Guitry, les chers Flers et Caillavet, enfin, avec leur *Habit Vert* ?

On veut croire pourtant que Molière n'est pas absent de votre univers de petite fille affamée et sur-douée, puisque vous entrez après un brillant passage rue Blanche à la Comédie Française où vous serez stagiaire.

Ni jeune première, ni vraiment comique, **votre destin semble alors hésiter**, heureusement Mai 68 viendra trancher en vous distribuant dans un rôle digne de vous : responsable du Comité d'Action du Centre de la Rue Blanche et, puisque vous êtes inscrite aussi au Conservatoire National de Musique, rue de Madrid, vous cristallisez en vous tout ce qu'il y a de ferments révolutionnaires dans ces deux vénérables Ecoles.

Car, j'allais l'oublier, vous êtes, chère Coline Serreau, musicienne, organiste, élève de Jean Langlais à la Schola Cantorum ; vous êtes pianiste depuis l'enfance, guitariste classique aussi et élève de Norbert Dufourcq en classe d'histoire de la Musique.

Est-ce lui, ce pape de la musicologie, qui vous révèle le génie de Pierre Degeyter dont la superbe mélodie a immortalisé l'Internationale, l'hymne d'Eugène Pottier ? On peut en douter...

Jamais la musique ne vous quittera, Degeyter sans doute, mais surtout, toujours et partout, Jean Sébastien Bach. Pas de journée dans votre vie, sans un choral ou une fugue du grand Cantor, jouée le matin à votre piano... **à jeun ? avant ou après votre café, ce café qui lui inspira une célèbre cantate ?**

La Musique ? Votre seconde langue, peut-être même la première ! vous en ferez toujours un bien bel usage.

Mesdames, Messieurs, mes chères Consœurs, mes chers Confrères : la voici donc sur les barricades avec l'Internationale à tue-tête et les Variations Goldberg dans le cœur : dangereuse, vous disais-je !

Mais à l'Odéon et au Quartier Latin, c'est un « feu-follet rouquin » le vibronnant Daniel Cohn-Bendit, qui vous vole la vedette ! Ni Victor Hugo, ni Delacroix, ni Robert Capa ni Doisneau, encore moins le Journal Télévisé, ne sont là pour vous immortaliser vous !... Décidément, c'est bien ce monde d'hommes qu'il vous faut renverser ! plus tard, vous prendrez votre revanche ; et comment !

La seule tirade de Maria Pacôme, la mère de famille, dans *La Crise*, votre film-devenu « culte », comme on ne devrait pas dire, sera en soi une vengeance à large spectre !

Pourtant la photographie était déjà devenue l'une de vos passions : le précieux Nikon avec ses 3 objectifs, seul cadeau de votre père, n'avait pas chômé pendant ces chaudes journées : l'Histoire ne dit pas le nombre d'instantanés que vous avez pris de ces événements, non de vous-même mais de vos camarades engagés dans la Lutte Finale !

Vous continuez à prendre des centaines de clichés dont certains, retravaillés par le peintre, pardon, « la » peintre qui s'est révélée en vous, sont comme vous les nommez, des « photo-peintures », poétiques ou tragiques ! Voilà un nouveau panneau sur l'étonnante iconostase de vos foisonnantes créations.

Mais c'est le Théâtre qui forme l'axe de votre vie, celui autour duquel tout s'ordonne :

Vos années à l'Ecole du Cirque d'Annie Fratellini font de la comédienne que vous êtes une trapéziste aussi, oui, une virtuose du trapèze « en grand ballant » ! Vous y faites preuve d'un courage, d'un goût du risque, d'une maîtrise du rythme, d'un contrôle du souffle tels, que vos spectateurs, sidérés, voudraient pouvoir les partager ! Diriger le trapèze, en maintenir le ballant, tout en vous lovant autour d'une corde, voilà un art de liberté et de rigueur qui vous convient.

C'est pour vous une école de vie.

Je lève les yeux : je ne vois pas que l'on ait équipé aujourd'hui notre auguste Coupole des agrès indispensables à une démonstration de votre part...

Domage !

On l'a compris : rien de ce qui est « Spectacle » ne vous est étranger - théâtre, cirque, mime, images fixes ou animées, cinéma et musique, toute la musique, composition, interprétation, chant...

A ce moment de mon discours, comme j'aimerais pouvoir vous dire, Madame, que, tel celui de l'Agamemnon d'Offenbach, votre nom me dispense d'en dire plus long, car il y en a tant et tant de hauts faits dans votre guerre de Troie : or, votre patronyme est déjà fameux grâce à vos parents, mais ce sont surtout les multiples facettes d'une œuvre aussi diaprée qui m'interdisent un tel résumé !

Comme il serait frustrant de ne pas rappeler, de ne pas dévoiler tout ce que vous nous apportez dans une musette que vous ne cessez de remplir !

Avec vous, c'est une comédienne, une actrice qui rejoint notre troupe, pardon !, notre Compagnie - avec vous c'est Shakespeare et la Rosalinde de *Comme il vous plaira*, c'est Brecht et son *Cercle de Craie Caucasienn*, celui de la Cour du Palais des Papes d'Avignon, mis en scène lui aussi par le grand Benno Besson, le spectacle aux 3 Molières, avec vous, c'est... Molière et l'Ecole des Femmes ! Oui ! L'Ecole des femmes ! Non pas Agnès ! le souvenir d'Isabelle Adjani dans ce rôle n'est pas ce qui vous aurait retenu, mais, ...en 2006 pour le théâtre de la Madeleine, vous, dont la sûreté dans la distribution des emplois - dans l'art du « casting » - est célèbre, vous préférez vous confronter - à quelques lustres de distance il est vrai - à l'inoubliable Louis Jovet et incarner le ridicule, le tragique, l'émouvant Arnolphe !

Le souvenir de votre miraculeuse mise-en-scène du *Barbier de Séville* à l'Opéra-Bastille en avril 2002, et de son Bartolo aveuglé, stupide, méchant et pitoyable, vous aura sans doute suivie quatre ans plus tard ; le souvenir aussi du triomphe de votre de...notre ? » - Rosine - où a explosé la carrière, mondiale désormais, de Joyce di Donato.

Mais ne brûlons pas les étapes, si toutefois l'on peut parler d'étapes en ce qui vous concerne.

C'est un grand polyptique dont les panneaux proches ou éloignés s'ordonnent tout autour du centre, que le regard doit embrasser tout entier !

En son cœur rayonne votre Agneau Mystique - celui de votre mission rédemptrice, de votre combat pour l'Homme, pour la Femme, de votre lutte contre toute manifestation du patriarcat et contre toutes les formes d'oppression ;

cette mission dont vous vous êtes investie et qui éclaire votre œuvre, c'est le combat contre l'injustice, pour la Liberté, en faveur de toutes les libérations, pour la Nature, pour l'Environnement !

Car vous n'avez pas attendu la création d'un secrétariat d'Etat à la Condition féminine par Valéry Giscard d'Estaing en 1974, pas davantage celle d'un ministère de la Protection de la Nature et de l'Environnement par Georges Pompidou en 1969. Ces idéaux vous habitent depuis vos années d'apprentissage dans la Drôme; ce sont ceux de vos ancêtres protestants bâlois les Bernoulli, banquiers et mathématiciens, ceux aussi de vos parents, séparés, mais porteurs tous deux de cet idéal : la Révolution par le théâtre et par les lettres !

Tout s'ordonne alors de la manière la plus cohérente dans votre vie et dans vos actes :

Le théâtre bien sûr : comédienne, on le sait, mais déjà auteur : vous travaillez d'abord avec Romain Bouteille, vous écrivez – vous signez avec Coluche *Thérèse est triste* son premier spectacle ! Et puis le cinéma est là, « ante portas » avec en 1971, votre premier scénario pour *On s'est trompé d'histoire d'Amour*, un long métrage réalisé par Jean-Louis Bertucelli.

En 1975 c'est votre premier film : vous êtes la réalisatrice de *Mais qu'est-ce qu'elles veulent ?* Le thème en est la condition féminine : le film reste en salles plus d'une année.

Ensuite tout s'enchaîne presque naturellement, non sans les cahots que connaît toute aventure cinématographique. Ces aléas vous les surmontez : et ce sont successivement *Pourquoi pas*, votre deuxième film en 1977, puis en 1981 *Qu'est-ce qu'on attend pour être heureux*, une satire du monde de la publicité, jusqu'à 1987, l'année du triomphe de « *Trois hommes et un couffin* » que nul n'a oublié, ni vos producteurs ni vos distributeurs, ni bien sûr vos spectateurs enchantés par cette « comédie-fable » si pertinente et si enlevée : vos douze millions d'entrées sont une réponse cinglante à ceux de vos censeurs pisse-vinaigre qui pensent sans doute comme le metteur en scène de *Tempête*, votre prochain film, je le cite :

« On n'est pas là pour amuser la galerie ! si je commence à faire rire les gens, je perds mes subventions ! »

La guerre inexpiable entre théâtre public et théâtre privé, dite en une réplique !

L'aventure de *Trois Hommes et un couffin* sera saluée par trois Césars (meilleur film-meilleur scénario-meilleur second rôle masculin à Michel Boujenah), par des nominations aux Oscars et aux Golden Globes comme meilleur film étranger. Enfin Disney en produit un remake *Three men and a baby*, dont vous établissez le scénario : le film remporte aux USA un succès équivalent au film français !

Dès lors vous n'arrêtez plus : vous réalisez des films dont les scénarios sont tous de vous, il faut citer *Romuald et Juliette*, et *La Crise*, César du meilleur scénario en 1992 ; la scène de la mère, celle que Maria Pacôme a marqué pour toujours de son grand talent est un manifeste ! elle est devenue un classique ; cet hymne à la libération de la mère de famille est vue, revue chaque jour par des milliers de « clicqueuses » ravies, vengées ! de... « likers » aussi..!

Mais sans doute sont-ils encore plus nombreux à se reconnaître dans la scène dite du « Rétroviseur », scène devenue mythique, ou comme on dit aujourd'hui... virale ! c'est dans *La Belle Verte*, un film dont les débuts ont été lents mais qui, prémonitoire, dénonçait les dérives climatiques et la sottise des hommes ! Admirable ce dialogue hurlé entre Francis Perrin et Vincent Lindon, oui, admirable ! comme ce mot, interdit ici, mais que je ne résiste pas à citer, puisqu'il est de vous..., « Connard ! », comme ce mot claque dans la bouche de Perrin. C'est sans doute, Madame, grâce à vous pour lui, ce soir une vraie première sous cette auguste Coupole !

Votre filmographie ne se résume pas à ces scènes d'anthologie : avec *Chaos* en 2001, puis *Saint-Jacques – La Mecque* en 2005, mais aussi avec *Solutions pour un désordre global* en 2010, *Tout est permis* en 2012 ou encore *Couleur locale* en 2014 se poursuit votre croisade pour la Femme, pour l'environnement, contre les méfaits du patriarcat.

Enfin, en 2015, à l'occasion de son entrée au Panthéon, vous rendez hommage au grand résistant Pierre Brossolette par un film-portrait qui ne relève pas de votre imagination, un document bouleversant diffusé le jour même : c'est votre tribut à la Résistance qui a été pour les vôtres, dans la Drôme, à Dieulefit, un engagement total et de tous les instants.

Ce film vous l'avez co-écrit avec Samuel Tassinaj, un auteur que vous connaissez bien... puisqu'il est, avec Madeleine et Nathanaël Besson l'un de vos trois enfants : vous les aimez, ils sont, tous les trois, doués comme vous qui les avez enfantés : leurs « scripts » n'en sont-ils pas aussi de vous ?

En ai-je fini ? Non pas vraiment : l'auteur qui ne sommeille jamais en vous a écrit, mis en scène, joué plusieurs pièces aux succès français et mondiaux.

C'est d'abord « Lapin-Lapin, » au Théâtre de La Ville, puis à la Porte Saint Martin, en tournée, en Suisse, puis traduite, en Scandinavie, en Italie, mais surtout en Allemagne où sous le titre *Hase ! Hase !* 250 productions différentes en ont été données à ce jour.

Puis « *Qui sait tout, et Gros-Bêta* » à Paris, qui vous vaut 5 Molières ; la pièce reste à l'affiche pendant trois saisons pour quelque 500 représentations en France puis partout en Europe.

Et c'est encore « *Le Salon d'été* » qui, lui, reste 6 mois aux Bouffes parisiens et six mois en tournée.

Dans la liste si riche de vos activités Il y avait pour moi un mystère qui m'avait longtemps intrigué : la chorale, que vous dirigez d'une baguette toute de douceur et d'énergie, au service des grandes œuvres, cette chorale si prolifique : près de 70 concerts par an donnés partout, à Paris, en régions, dans la Drôme surtout où vous la réunissez chez vous, dans votre caravansérail, cette chorale s'appelle la chorale DELTA .

Delta ? oui, pourquoi Delta ? hommage caché au grand mathématicien et physicien Daniel Bernoulli, votre ancêtre, l'homme du Théorème ?

Delta ? pour Diaphora ? cette différence de traitement entre les sexes que vous voulez abolir ?

Delta ? Celui du Danube, le fleuve qui traverse tant de capitales musicales ou delta du Nil, le fleuve des fleuves ?

Delta ? le nom d'une secte, d'une chapelle ? d'une Loge ?

Peut-être un peu tout cela !... je me perdais en conjectures, mais comme souvent avec vous les oracles ne sont pas des rébus !

Lorsque nous avons eu à travailler sur des projets dont je parlerai, nous nous sommes retrouvés chez vous.

Alors les écailles me sont opportunément tombées des yeux : vous habitez rue du Delta... votre chorale s'y réunit .elle en a pris le nom !!! c'est simple comme Serreau !

Je n'avais pas tout vu des innombrables manifestations d'un talent où musique et théâtre se mêlent si heureusement, mais j'en avais découvert assez pour rêver de vous embarquer, chère Coline Serreau, dans une autre aventure, celle de l'opéra .

Deux spectacles magiques sont nés alors pour l'Opéra Bastille : en 2002 votre Barbier de Séville, qui sera donné et repris huit fois pendant neuf ans : applaudi, trop acclamé sans doute, il sera remplacé récemment par une nouvelle mise-en-scène. Sic transit !

On n'oubliera pas de sitôt les moucharabiehs du sérail andalou de votre Bartolo, ni la burqua, ni la virtuosité de Rosine, ni la poésie des décors de Jean-Marc Stehlé dont les transformations à vue relevaient de la prestidigitacion et arrachaient au public émerveillé des applaudissements qui couvraient la musique de Rossini...

Vous vous étiez « fait la main » en l'an 2000, pour saluer le siècle nouveau avec la *Chauve-Souris*. Vous faisiez entrer avec fracas ce chef d'œuvre au répertoire de l'Opéra de Paris : votre complice le grand chef Armin Jordan vous a accompagnée, soutenue, jusque dans certains des partis-pris d'une approche qui se refusait à réduire cet « épitomé » de la Vienne Impériale au divertissement léger que l'on en fait souvent. Pourtant, chez vous, ni barbelés, ni miradors, ni gardien de prison en Obersturmbahnführer : tout était dit dans une allusion chorégraphiée à l'antisémitisme ambiant dans la Vienne de ce temps-là mais surtout dans le déchaînement d'un ballet débridé à l'acte du Prince Orloffski, décadent, comme l'Empire de François Joseph, malade comme lui, sous perfusion comme lui, cherchant à tromper son ennui non par les usuelles interventions de stars du chant ou de virtuoses conviés à la fête mais par l'irruption d'une troupe de rappeurs et de mimes que vous m'aviez facilement convaincu d'engager : des talents remarquables que vous aviez découverts et dont certains, comme James Thiérée, se sont depuis installés au firmament.

Cette inclusion-surprise de rappeurs d'une loufoquerie déjantée, ce duo clownesque - une vignette chaplinesque! - je ne résiste pas à les faire revivre ici pour nous tous, mes chères Consœurs, mes chers Confrères : j'y vois une manière puissante de conjurer par le rire dont vous savez, chère Coline, être souvent généreuse, les craintes que votre arrivée parmi nous ont pu susciter chez certains ! « castigat ridendo » c'est aussi votre méthode pédagogique ! ...

Entrons donc, si vous le voulez bien, chez le Prince Orloffski:

Un danger ? vous ? Coline Serreau ?

Oui, un danger d'autant plus grand que vous êtes comme l'hydre à cent têtes, pleines de talents, de charmes et d'intelligence. Combien séduisantes aussi !

J'ai, piètre Hercule, renoncé ici à vous vaincre, et j'aimerais plutôt, tel Orphée, avoir su non vous endormir, mais vous charmer, l'espace de cette réception et même pour toutes les années à venir, et il y en aura !

Vous savez désormais, car vous avez pu vous en persuader depuis un an que vous êtes des nôtres, vous savez que nous ne sommes pas une assemblée de Burgraves dominateurs, ni les incarnations du mal absolu à vos yeux, je veux dire du Patriarcat.

Nous vous avons élue, Madame, chère Coline Serreau, et nous sommes fiers de vous voir installée parmi nous.

Soyez y heureuse, Immortelle que vous êtes désormais ! Et surtout, continuez- la, votre lutte, car elle est aussi la nôtre : ici, dans cet Ether où vous nous rejoignez, elle ne connaîtra pas de... FIN !

Hugues R.Gall